



LA COMMUNAUTÉ MANQUANTE

Présentation

La littérature n'est pas un fait social. Asociale comme sont les réprouvés, les délaissés, les décalés, les nombreuses espèces d'inadaptés, elle « défait » le lien communautaire qui donne la société comme une entrave, une ligature, une sangle ou un garrot, une bride, une servitude, elle rompt toute attache qui fait de l'individu l'«allié» ou l'«associé» de cette «grande armée» qu'incarne le *socius* au sens premier : l'union qui fait la force, l'alliance pour vaincre, l'association pour lutter. Les premières communautés d'hommes que le mot *socius* ait désignées sont des troupes et des phalanges, des unités de combat, des hordes, des compagnies, un grégarisme de chaque instant : la «soldatesque», où chacun vit à la solde d'un autre, taillable et corvéable à merci. La parole qui noue ce lien de dépendance est toujours impérative : elle est ordre et commandement. L'écouter est obéir, l'entendre est s'y soumettre. La parole littéraire, elle, rompt la chaîne de commandements qui noue le lien social, elle rompt l'ordre qui tient ensemble le *socius*, garde la troupe unie en l'attachant à une même *Polis*, à une même loi et à un même lieu, marqués par la civilité de la Cité ou de l'État que gouverne la parole politique, ce discours qui police le lien social en adoucissant la violence du commandement et la brutalité des ordres, devenus étiquettes, bienséances, lois et devoirs de toutes sortes. La parole littéraire vit d'une insoumission radicale face à toute forme de bienséance sociale : elle est l'incarnation de la désobéissance civile faite voix, verbe, cris, rires, larmes, bruits et fureurs, jamais raison au sens propre, car elle

n'a ni idée ni valeur à défendre, sinon l'extrême liberté dans laquelle se dénoue le lien social dès lors que la parole qui y commande se défait dans une parole qui n'écoute plus, qui n'entend plus, qui n'obéit à rien et se soumet à son seul désir de rompre avec tout.

Néanmoins, la littérature renoue, relie, rattache, mais avec d'autres fils que ceux dans lesquels le *socius* se trouve ficelé. Car la littérature n'est pas un phénomène privé, elle ne constitue pas un fait intime qui n'aurait aucune existence publique : elle est infiniment partagée, même si elle est peu lue, peu entendue. Le lien social qu'elle défait en rompant la chaîne des ordres qui commandent au discours et à la raison comme aux personnes et aux groupes, elle le « file » autrement, dans des *nouures* et des *nouaisons* qui donnent lieu à des croisements et à des hybridations, des compositions inédites qui forment du *commun*, certes, mais dont le nœud se déploie en une multitude de fils singuliers, tout lien appelant la déliaison qui permet de le relier différemment à tout moment. La parole littéraire montre que nous sommes dénoués, déliés de tout, parce qu'infiniment disponibles à toutes les formes de socialité, qui ne s'expriment pas en termes d'appartenance à un groupe ou de dépendance face à un ordre – à l'instar des alliances propres au *socius* –, mais en termes de communautés d'affect ou de sentiment, qui se défont et se refont comme les intrigues dans les romans, établissant des solidarités de fond, plus radicales que les droits et les obligations dans la mesure où elles reposent sur des désirs et des nécessités liés à notre survie commune.

Depuis Blanchot, Nancy, Agamben ou Esposito, on sait que la communauté est inavouable, désœuvrée, affrontée ou éternellement à venir, jamais vraiment réalisée ni même réalisable, et qu'à ce titre elle a évidemment à voir avec la fiction au sens fort, avec la virtualité propre à l'exercice de la faculté imaginative sur quoi s'appuie la parole littéraire, capable d'inventer sans concept donné d'avance des singularités infiniment partageables mais impossibles à subsumer sous une même idée ou à

synthétiser en une même totalité. La parole littéraire, comme lieu du libre jeu des facultés grâce auquel du singulier devient commun sans être pour autant universel, crée, trouve et invente des liens qui vont au-delà de l'opposition entre individuel et collectif ou entre personnel et universel, plongeant le soi et l'autre dans une intersubjectivité première ou une intercorporité de fond – Lévinas dirait une «inter-visagéité» – où il appert que nous n'existons qu'au sein de communautés de parole et de sentiment qui se dessinent et s'effacent au fur et à mesure de notre devenir partagé. Nous n'avons rien en commun qu'un manque originaire, qui s'exprime tantôt en désirs tantôt en besoins, en soifs ou en faims, et autour duquel notre existence s'organise en co-existence, appel d'autrui dans la nécessité, appel à l'autre dans l'indigence de fond, autour d'un rien commun bien plus que d'un bien public, d'une *res publica* au sens strict, soit d'un manque politique qui donne naissance à une *Agora*, à un lieu de parole dont la littérature, cette parole pour rien, cette voix du manque, est l'expression la plus achevée, par sa capacité de relever toute faim, toute soif, tout besoin que le manque suscite, en une communauté énonciative où le désir se dit et se vit selon toutes ses virtualités, dans des formes de socialité infiniment possibles, qui se substituent à l'irréalisable communauté des hommes.

La littérature est l'*agora* de ceux qui savent que «les temps de manque» où nous vivons sont en fait des temps originaires que notre conscience du vide fondateur de toute société ravive à chaque instant : elle est la parole de ceux qui sentent que seuls les désirs premiers et les premières nécessités, dans le manque généralisé où nous ne cessons de survivre, ouvrent le regard et la main sur l'*autre*, non pour lui prendre ou lui voler quelque chose, qu'il posséderait en propre, mais pour partager le vide que suscitent au plus profond des uns et des autres les mêmes soifs et les mêmes faims, que creusent les mêmes manques et les mêmes besoins. Une communauté des ébranlés, dirait Jan Patočka, voilà le genre d'association libre, de socialité dénouée,

à quoi la parole littéraire peut donner lieu : une communauté d'appels, une solidarité de paroles qui se donnent comme des promesses sans fin, une socialité du manque partagé ou de la privation publique, en quoi consiste le politique au sens premier, non pas la réunion au sein d'une même cité ou d'une seule *Polis* mais la rencontre fortuite dans un lieu de parole dont le cœur est vide, anéanti, espace en creux sans richesse ni bien commun dont on puisse jouir mais hanté par ce qui se laisse infiniment désirer.

Les textes rassemblés ici, qui découlent d'un séminaire que j'ai eu le plaisir d'animer au cours de la dernière année sous le titre «Le sens de l'autre : *ethos* et *aisthesis*», posent tous, mais chacun à sa façon, tantôt théorique tantôt analytique, la question fondamentale du désir de communauté qui hante cette parole singulière entre toutes qu'on appelle littérature. Plusieurs écrivains sont évoqués, de Perrault à Ouellette, de van Schendel à Ducharme, de Monette à Péan, d'Édouard Glissant à Valère Novarina, et de nombreux penseurs sont mis à contribution, de Lévinas à Patočka en passant par Merleau-Ponty, Ricœur, Deleuze et Nancy, dans ces réflexions qui visent toutes à mieux comprendre ou à mieux sentir comment le lien social et communautaire se délie et se renoue dans des lieux de parole qui créent et recréent à chaque instant le partage de nos manques les plus criants.

Pierre Ouellet